

# L'anthropologie sur le front d'Ebola

**Réunis à Dakar, les chercheurs du réseau ouest-africain SHS Ebola analysent leur rôle face à l'épidémie dans la région. Leur action sur le terrain dessine les contours d'une anthropologie pratique, appelée à intégrer l'arsenal de lutte contre les tragédies sanitaires, au côté des mesures biomédicales.**



Enfants accompagnés par un soignant au Centre de Traitement Ebola de Donka, Guinée.

Ebola n'est pas seulement un virus, des symptômes et un redoutable ennemi biomédical. La maladie a aussi un visage ethno-social, dont l'implication s'avère déterminante dans la dynamique de la récente épidémie ouest-africaine. « La peur, la rumeur, la violence de certaines interventions sanitaires, la défiance à l'égard des autorités et du système de soins ont autant contribué au lourd bilan que la virulence de l'agent infectieux », explique Alice Desclaux, anthropologue et médecin, à l'occasion du colloque Ebodakar<sup>1</sup> organisé à Dakar par le Réseau ouest-africain SHS Ebola avec le soutien de l'IRD. L'Afrique de l'Ouest connaît depuis début 2014 sa première épidémie<sup>2</sup>. Le virus a provoqué la mort de plus de 11 000 personnes au Libéria, en Guinée

et en Sierra Leone, selon un bilan établi en juin 2015 par l'OMS, et continue de sévir actuellement. Pour les spécialistes, le facteur humain a beaucoup amplifié la gravité de la situation, favorisant la transmission, entravant l'action des équipes de prévention et de soins et stigmatisant malades et survivants. « Une psychose délétère, favorisée par les craintes diffuses des populations et par les messages confus des médias, s'est développée même dans les pays qui n'ont pas eu de cas, raconte-t-elle. Ici, l'ostracisme a frappé les ressortissants des pays touchés, ailleurs la seule mise en place d'un dispositif préventif a suscité la colère. »

Les scientifiques réunis à Dakar entendent donc tirer dès aujourd'hui les premières leçons de cette tragédie. Il s'agit de com-

prendre les difficultés rencontrées et les erreurs commises, pour les éviter ou les anticiper à l'avenir. Car tout laisse penser que de tels événements, liés à l'émergence de pandémies globales, se reproduiront. « La confiance dans les mesures de prévention et de soins et en ceux qui les mettent en pratique est la clef d'une lutte efficace », estime la chercheuse. Ainsi, la situation est très délicate en Guinée, où les populations ont de longue date une profonde suspicion envers l'Etat et les autorités. A l'inverse, le Sénégal, où les autorités politiques et sanitaires ont parlé d'une seule voix, est parvenu à maintenir la confiance d'autant plus facilement que le jeune homme contaminé venu de Guinée a guéri et qu'il n'y a eu aucune transmission parmi les personnes contacts maintenues en observation à leur domicile jusqu'à la fin de la période critique.

Démontrant l'utilité des sciences sociales dans une telle épreuve, les anthropologues interviennent pendant la crise à la fois auprès des populations exposées, des équipes soignantes, des malades et des autorités sanitaires. Dans des contextes locaux où s'expriment des « résistances », ils identifient les rares personnes écoutées par la population dans le tumulte de l'épidémie – souvent les accoucheuses traditionnelles – pour gagner leur confiance et les convaincre du bien-fondé de la prévention. Ils

peuvent réorienter les messages sanitaires pour qu'ils soient respectueux envers les malades. Ils dévoilent aux soignants les motifs de peurs, les comportements choquants ou au contraire rassurants. Ils les incitent à adapter leurs techniques aux perceptions locales, notamment en sécurisant l'interaction entre les malades et leurs proches dans les centres de traitement, et en aidant à définir des modes d'enterrement sécurisés respectueux des morts et des familles. « Les anthropologues proposent aux responsables de santé publique des normes sociales pour rendre acceptables les normes techniques de biosécurité, afin qu'elles puissent être appliquées lors de futures épidémies », conclut-elle. Ensuite, ils analysent les dimensions sociales de l'épidémie « hors crise », avec le recul critique qui fait partie de leur méthode, pour comprendre à la fois ses déterminants et ses effets socio-politiques.

1. « Epidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest : approches ethno-sociales comparées », 19-21 mai.  
2. Les précédents épisodes, de bien moindre ampleur, avaient eu lieu en Afrique centrale.

## Contact

alice.desclaux@ird.fr  
UMR TRANSVIHMI (IRD), Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Université de Yaoundé 1 et Inserm



## Atelier Acasis

# Canicule sous surveillance

**Lors d'un récent atelier mené au Burkina Faso, les chercheurs du programme Acasis<sup>1</sup> piloté par l'IRD ont travaillé à la mise en place d'un système d'alerte pour les vagues de chaleur potentiellement dangereuses au Sahel.**

Créer un système d'alerte canicule adapté aux risques sanitaires encourus par les populations sahéliennes devient un enjeu de santé publique ! Les chercheurs du programme Acasis, récemment réunis à l'occasion d'un atelier à Ouagadougou, en font la finalité de leurs travaux. « Les épisodes de vagues de chaleur dans cette région ont nettement augmenté ces vingt dernières années, indique Serge Janicot, coordinateur du programme. Elles devraient continuer de s'intensifier en réponse au changement climatique. » Médecins et médias commencent tout juste à faire le lien entre certains de ces épisodes caniculaires et une surmortalité dans la région. « La situation au Sahel rappelle celle de la France avant la canicule de 2003 et ses 15 000 victimes : il n'existe à ce jour pas de définition d'une vague de chaleur, ni d'étude sur l'impact sur la santé des populations sahéliennes, ni de système d'alerte opérationnel », souligne-t-il en marge de l'atelier.

Ce déficit de connaissances et d'outils de dispositifs d'alertes nécessite une interaction forte entre climatologues, épidémiologistes, médecins, socio-

économistes ou démographes. Au sein du programme Acasis, ce panel d'experts pluridisciplinaire explore d'une part la dynamique des vagues de chaleur de la région sahélienne : « Nous évaluons la fiabilité des modèles météorologiques dans la prévision des vagues de chaleur », commente le chercheur. D'autre part, les scientifiques mènent des études épidémiologiques et des enquêtes, à partir des données issues des observatoires de population et de santé, pour déterminer les personnes et les régions à risque. « Ces observations nous permettent de quantifier l'influence des paramètres météorologiques sur la physiologie humaine », explique-t-il. Elles aboutissent au développement d'indicateurs biométéorologiques propres à la région, à partir desquels un plan canicule peut être mis en place par les structures opérationnelles et institutionnelles nationales.

Leurs résultats préliminaires montrent un lien direct entre une température maximale maintenue à plus de 37 °C durant au moins trois jours et une surmortalité des personnes âgées de plus de 55 ans suite à des troubles cardiovasculaires. « Ces enquêtes soulignent l'importance



d'agir rapidement lorsqu'une vague de chaleur est déclarée », estime le chercheur. A l'horizon 2017, le système d'alerte opérationnel devrait voir le jour. « Nos partenaires du Sud assureront alors la diffusion de l'information, de la prévision météorologique au déploiement d'un plan canicule », conclut Serge Janicot.

1. Alerte aux canicules au Sahel et à leurs impacts sur la santé (Acasis, 2014-2017), financé par l'ANR. Pour en savoir plus : <https://acasis.locean-ipsl.upmc.fr>

## Contact

serge.janicot@ird.fr  
UMR LOCEAN (CNRS, IRD, MNHN, UPMC)

## Des serres « mangroves » !



Trois serres permettant des expérimentations de l'IRD et de l'université de Nouvelle Calédonie en atmosphère contrôlée viennent d'être inaugurées dans la commune du Mont-Dore. Construites grâce aux partenariats avec les industriels miniers (Vale et KNS) et la Province Sud, elles permettront aux scientifiques d'évaluer les impacts du changement climatique sur les mangroves. De fait, des milliers de palétuviers poussent désormais dans une atmosphère dont la concentration de CO<sup>2</sup> peut être modulée. Le but est d'observer l'impact combiné de ces variations de concentration et des temps d'immersion dans l'eau de mer sur la croissance des plantes. Les grands bacs peuvent ainsi être remplis ou vidés de façon à simuler les marées, avec des durées allant jusqu'à 7 à 8 heures d'immersion.

## IRD et Cirad ensemble à Ouagadougou



L'IRD et le Cirad ont récemment inauguré leurs locaux communs à Ouagadougou. Ces deux organismes de recherche affirment ainsi leur volonté commune de soutenir les recherches agricoles conduites au Burkina Faso. Les missions du Centre d'information sur la recherche et le développement (CIRD), qu'ils coordonnent déjà, avec la Banque Mondiale et la coopération française, seront confortées par ce rapprochement. De plus, en mutualisant leurs locaux, l'IRD et le Cirad favoriseront la réalisation d'actions conjointes, dans les domaines de la recherche, de la formation mais aussi de l'information scientifique et technique et de la valorisation des résultats de recherche.

## Ma thèse en 180 secondes

Alizéa Sawadogo a reçu le premier prix de la deuxième édition du concours, co-organisé par l'IRD, « Ma thèse en 180 secondes » qui s'est déroulé le 25 juin 2015 à l'Institut Français de Ouagadougou. Cette récompense, décernée par le Service de Coopération et d'Action Culturelle de l'Ambassade de France, permettra à l'étudiante de poursuivre ses travaux pendant trois mois dans un laboratoire de recherche en France. Durant ses trois minutes de présentation, Alizéa Sawadogo a indiqué l'objectif principal de sa thèse : mieux connaître l'insecte ravageur *Aphthona* par l'étude de son cycle de développement ainsi que sa relation avec l'environnement. Pour ce faire, elle a mis en place un dispositif expérimental pour étudier les différentes étapes du cycle de l'insecte. Elle a aussi estimé les pertes en rendement occasionnées par les attaques de cet insecte et en évaluer l'impact sur la croissance de la plante.